

Québec français



## Le féminisme Un grand procès à refaire

Yvon Bellemare

---

Number 82, Summer 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44894ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Bellemare, Y. (1991). Le féminisme : un grand procès à refaire. *Québec français*, (82), 86–87.

# LES PRIVILÈGES DE LA LECTURE

Yvon BELLEMARE

## *Le féminisme : un grand procès à refaire*

Les avocats d'Oreste ayant à leur tête Athéna acquittent illico le fils de Clytemnestre, accusé de matricide. Selon le plaidoyer d'Apolon, rapporté par Eschyle, il n'y a pas eu réellement de matricide parce qu'Oreste n'a tué qu'une étrangère : il n'existe en effet aucun lien de parenté entre l'enfant et la mère. Selon l'auteure de *la Main tranchante du symbole*<sup>1</sup>, ce jugement jette les bases du patriarcat, et toutes les énormités seront désormais permises. Louky Bersianik veut donc rouvrir ce procès antique alors qu'un «Ça va faire ! J'en ai assez entendu.» ébranle l'enceinte du prétoire. D'un côté, la demanderesse Bersianik et de l'autre, un avocat qui n'hésite pas à se qualifier de «salaud»<sup>2</sup>, l'appelant, font valoir leurs points de vue sur la place de la femme et de l'homme dans la société.

### **Le litige**

Quatre arguments regroupent pour l'essentiel les essais colligés dans le volume de Bersianik. Il y a d'abord l'écriture et le nom de famille. L'enfant se présente comme un dérivé du père et il est déclaré tel. Son cordon ombilical se rattache au paradigme paternel. L'auteure, qui désire utiliser un pseudonyme, masque la plupart du temps le nom du père, le vrai nom ! Elle prend comme exemple le cas de Marc Lépine, le tueur des quatorze étudiantes de Polytechnique, le 6 décembre 1989. Les journalistes affirment que «Lépine» n'est pas son VRAI nom, c'est celui de sa mère. Il faut donc voir dans ce constat la puissance du patriarcat.

Il y a plus. La langue française « est une langue exclusivement masculine. Le féminin n'y figure que comme une redondance du masculin » (M., p. 49). Tout le monde connaît ces règles qui soutiennent que le masculin l'emporte sur le féminin et

que le « e » féminin ne se prononce pas. Les mâles de l'Académie française continuent de privilégier le double principe de l'ambiguïté et de l'inclusion, à faire en sorte que le féminin soit inféodé par le masculin. Si notre société est sexiste, la langue française n'a rien à lui envier ! L'écrivaine «doit pervertir ce matériau de base d'invention patriarcale avant même d'y inscrire un contenu qui marquera son lieu et son engagement dans l'histoire» (M., p. 51). De multiples exemples pourraient être relevés, mais le tout se résume dans la perception même du mot HOMME, à son double sens : d'une part, les femmes font partie de la grande famille et d'autre part, ce même terme les en chasse brutalement, manu militari. En quelques mots, les hommes sont les indigènes de la langue, alors que les femmes sont étrangères. Elles utilisent donc la langue de «l'occupant», l'homme.

Faut-il ajouter que le patriarcat pirate même la reproduction. On sait que, dans l'analyse de toute oppression, la question du langage a son importance. C'est ainsi que l'homme, tel un dieu, est «donneur de sperme» alors que la femme se classe au niveau de l'instrument de «mère porteuse». En d'autres termes, la procréation est avant tout affaire d'homme. La femme n'est qu'un «réceptacle» de neuf mois, sans plus ! Les innombrables tours de passe-passe pour évacuer de son contenu le pouvoir maternel, les multiples métaphores empruntées aux fonctions reproductrices des femmes tout comme le langage-piège des expressions réductrices du pouvoir des femmes, tout cela est littéralement consacré dans les mythes de la religion chrétienne, fondés avec assurance sur la Paternité divine toute-puissante. En définitive, « ce qui cloche dans le patriarcat, ce n'est pas que Dieu soit présenté comme un père, c'est que le père soit

présenté comme un dieu...» (M., p. 122-123). Mais, il y a pour ainsi dire pire. Les nouvelles technologies de reproduction (NTR) aboutissent en bout de ligne à ce qu'on peut identifier comme la «maternité mâle» car l'essentiel de la démarche scientifique s'actualise autour du GÉNITEUR qui procréé, tel un Saint-Esprit, sans attouchement physique avec la femme, à un point tel que cette dernière perd son statut de personne dès que pointe le fœtus. Il est aisé de faire le pas suivant, à savoir les droits du fœtus et l'interdiction de l'avortement.

Le dernier argument s'articule autour du principe suivant : «Il y a un principe bon qui crée l'ordre, la lumière et l'homme ; il y a un principe mauvais qui crée le chaos, les ténèbres et la femme.» (M., p. 181-182). Cette vision manichéenne des stéréotypes sexuels, cette imagerie collective issue des Anciens se répercutent jusque dans le code Napoléon qui stipule que la femme appartient à son mari. De là sans doute, le quadrille sanglant de la violence faite aux femmes. À toutes fins utiles, tout comme le prêtre autoritaire bénit en séparant l'espace en deux du tranchant de la main, le patriarcat réduit les femmes à la servilité en s'arrogeant des droits qui reposent sur un matricide, voire une imposture, et qui s'organisent autour d'une infrastructure antidémocratique. Il est temps que cette injurieuse phalocratie soit mise au pas !

### **La riposte d'un « salaud »**

Les inqualifiables âneries qui ont été entendues depuis la tuerie des quatorze femmes de Polytechnique en décembre 1989 incitent Roch Côté à écrire *le Manifeste d'un salaud*. Pour lui, le mal provient d'un «des plus solides tabous qui a été engendré chez

nous par le féminisme» (S., p. 13). Sa pensée prend en tout le contre-pied de ce que la « cabale des dévotes » proclame comme vérité.

Dans un premier temps, le pamphlétaire dénonce les manœuvres féministes qui tentent de donner un sentiment de culpabilité à l'homme. Il examine les arguments retenus par la partie adverse et s'en prend au discours idéologique qui bousille le phénomène du pouvoir en l'amalgamant finalement à ce qui ressort de la nature humaine. En s'attaquant à l'idéologie qui pourfend le grand « Vilain », l'homme, l'auteur du *Manifeste* en arrive à accuser les doctrinaires du féminisme de gauchistes attardés qui, en culpabilisant par avance les contradicteurs, soutiennent toujours que l'homme les persécute. Il conclut qu'une agressivité éhontée imprègne une large part du discours féministe.

Par la suite, il argumente autour du phénomène de la violence faite aux femmes. Ici, la magie du féminisme sur cette sorte de sacralisation de la cause est largement ébranlée par le coup asséné par Côté ! En effet, bien qu'on se gargarise de chiffres plus ou moins réels, il annonce tout de go que le discours féministe sur la violence est irrationnel et sans fondement. Dévale alors un niagara de statistiques, ces « tartes à la crème de l'information » (S., p. 82) où ressortent les conclusions suivantes. Plusieurs féministes proviennent d'un milieu universitaire « où le terrorisme intellectuel » écrase avec autorité la liberté de l'esprit. Bien plus, selon des auteurs plus que sérieux, la violence est moins répandue aujourd'hui qu'autrefois. Enfin, les vrais chiffres des statistiques de toutes sortes proclament que ce sont les hommes qui sont les plus violentés et agressés, soutient-il.

En ce qui concerne les ravages causés par le patriarcat, du pouvoir affameur des mâles, l'essayiste se range aux côtés de ce qu'il appelle les « esprits fins ». La langue, la littérature, l'histoire et une grande majorité des mythes, ravalés au niveau de sombres complots masculins, sont interprétés avec étroitesse car tout ce que les féministes promettent aboutit à l'enfantement d'une promesse manichéenne. L'abus de langage empêche la faction féministe d'avoir une vision éclairée de la civilisation humaine.

Pour terminer, le grand débat de la vie, de la maternité comme de l'avortement, se cantonne chez les féministes dans une attitude négative. Avec vigueur, Côté reprend les principales conclusions des féministes célèbres et se demande si ce « rationalisme à la sauce Beauvoir quand ce n'est pas du marxisme à la sauce lesbienne » (S., p. 203), tout cet acharnement à refaire le monde quoi!, ne serait pas plutôt un refus existentiel d'être femme.

### *Dame Salomon*

Toute contestation des visées féministes vous classe sans nuance dans le clan des misogynes, des « salauds ». Dans ces deux ouvrages, l'obsession de la persécution et de l'existence probable de complots colossaux reflète sans contredit une certaine psychologie militantiste qui comprime sa démonstration dans un manichéisme étriqué conduisant à des conclusions comme : « L'homme disjoint, divise, défait, la femme recoud, associe, englobe » (S., p. 131). Le mal d'un côté, le bien de l'autre. Cette séparation du monde, que tranche pour ainsi dire la main du symbole, amène des exagérations qui surprennent ou décrochent tout simplement un sourire entendu.

Bersianik qui sait bien que « le discours du féminisme a souvent mauvaise presse » (M., p. 275) continue, telle une Olympe de Gouges, à déranger par une argumentation fouillée qui incline l'esprit vers une certaine adhésion. Toutefois, cela n'empêche pas des dérapages qui provoquent chez son « adversaire » des hauts cris. L'excès de langage fait donc perdre à la parole tout son sens et tout son poids ! Il y a bien plus. La moquerie devient une arme qu'on se sert avec trop de facilité. L'aspect délirant du discours féministe choque ou fait se bidonner l'un, alors que l'incompréhension viscérale des mâles exaspère l'autre. Ce qui n'empêche pas de retrouver dans ces deux essais une rigueur de pensée qui satisfait l'esprit ouvert habitué qu'il est à faire la part des choses. Quoi qu'il en soit, les « systèmes » répugnent à une vision globalisante du monde, et même si on souhaite pour trancher ce débat un jugement final rendu par une « Dame Salomon », il n'en reste pas moins vrai que « les délires verbaux faits au nom de l'idéologie sont toujours suspect » (S., p. 42). ●

1 Louky Bersianik, *la Main tranchante du symbole*, Montréal, Éd. du Remue-ménage, 1990, 280 p. Désormais M.

2 Roch Côté, *Manifeste d'un salaud*, Terrebonne, Éd. du Portique, 1990, 252 p. Désormais S.